

reins. Elle ne nous voit pas. Visiblement épuisée, il ne sort plus que des plaintes rauques de sa bouche crispée. Elle devient immobile et l'on dirait d'une Niobé pétrifiée dans une attitude éternelle. Nous restons muets d'étonnement, d'admiration aussi, mêlée à la pitié devant cette grande douleur, manifestée si superbement à cette minute, comme un symbole. Plus loin, sur le sable, -wæp ædnor̥ un 'æquo, p sæloumes, accroupies sur leurs jambes croisées, poussent des gémissements lamentables (aya-ya, aya-ya), cependant que des ongles elles labouraient leurs joues tatouées. Leurs anneaux cliquètent comme des crotales.

Un Arabe se détache de notre petite troupe et va causer à voix basse avec une de ces femmes. Tout se tait aussitôt. La femme qui remplissait tout à l'heure la nuit de ses sanglots et de ses imprécations nous a aperçus. Elle descend et, silencieuse, disparaît dans l'obscurité. Au bout de quelques minutes notre envoyé revient et nous apporte les explications impatientement attendues. Les femmes sont parties. Le cliquetis métallique des anneaux s'éteint peu à peu.

La femme douloureuse appartient à la tribu voisine dont les tentes, en poil de chameau se voient le jour, dressées sur la plaine. L'avant-veille, à la tombée de la nuit, elle sortait de sa tente, accompagnée de son petit garçon, âgé de 3 ans, pour aller quérir des brindilles de bois mort. Arrivée à l'endroit où nous venions de la voir, elle laissa l'enfant jouer au pied du grand rocher, et s'éloigna un peu pour faire sa provision. Elle chargeait son fardeau sur l'épaule, mais son geste ne s'acheva pas. Des cris d'épouvante, des cris du petit déchirèrent le silence. Elle allait se précipiter. Une bête qui lui parut monstrueuse bondit devant elle, une panthère, l'enfant broyé dans sa gueule. Clouée sur place d'horreur, muette et paralysée quelques secondes, elle ne vit et n'entendit plus rien quand elle revint à elle. Folle de douleur, elle courut hurlante dans la nuit et on la retrouva inanimée le

lendemain matin à plusieurs milles du campement.

Depuis elle revenait, à la fin du jour, clamer du haut du rocher sa plainte et ses malédictions farouches. Elle était bien la Niobé du désert, dans ce décor des anciens âges, la douleur maternelle à travers les races.

Les autres femmes s'associaient à son désespoir suivant le cérémonial antique des pleureuses de funérailles encore usité parmi les Arabes.

Eloy Bourdette.

Montréal, 1906.

LE BOUCHON

De petits gorets, réveillés dans tous les cœurs, ont grogné d'aise au passage des viandes fines, des bons vins, et se sont grisés de fumets. Les visages animés ne peuvent plus rougir. Les joues sont en fruits. Les bouches rient double et les dames suivent, en paroles, les messieurs jusqu'où ils veulent aller. Or voilà que le maître de la maison, M. Bornet, saisit la bouteille de champagne.

Ah! ah!

Il disperse d'un souffle puissant les grains de poussière qu'elle a sur la tête.

On le regarde. Voyons voir!

Il lui enlève son capuchon d'or.

On devient grave.

Il coupe les fils qui la serrent au cou.

Les dernières paroles lancées retombent à droite et à gauche, molles.

Il lui appuie son pouce sur la nuque.

Attention!

—Bon! dit Mme Bornet, tu vas commencer tes bêtises. Tu ne pourrais point faire ça à la cuisine?

M. Bornet n'a même pas un geste de mépris. Il exerce par degrés les pressions accoutumées. Il semble pétrir une figure de glaise. Il n'accomplit rien à la légère. S'il s'aperçoit que le bouchon a grandi d'une ligne, il se repose, et laisse l'effet se pro-

duire. Il donne aussi d'amicales tapes au ventre, au derrière de la bouteille. Parfois il l'incline comme une arme chargée, dans la direction d'une poitrine, d'une gorge ouverte, mais il rassure aussitôt ces dames:

—N'ayez pas peur: je suis là.

—C'est crispant, dit Mme Bornet, prends un tire-bouchon et finis-en, à la fin!

—Prendre un tire-bouchon pour déboucher une bouteille de champagne, répond M. Bornet, syllabe par syllabe; j'ai, dans ma longue vie, entendu des choses prodigieuses, mais celle-ci l'emporte, je l'avoue.

Il observe, sournois, ses invités.

Les bustes se penchent en arrière, forment ensemble, autour de la table, un large calice évasé. Chaque dame apprête un cri original. Les petits doigts se blottissent dans les oreilles. Une assiette sert d'éventail. Un monsieur qu'on approuve, exprime en beaux termes la gêne commune.

—J'ai été soldat, dit-il. Je ne crains pas la mort. Tirez un coup de canon et vous verrez si je sourcille. Mais Dieu! que ceci m'énerve donc! c'est plus fort que moi.

—Oui, dit un docteur pourtant habitué aux enfantements pénibles, inutile de nous torturer davantage. Nous avons tous fait nos preuves. Dépêchez-vous.

—Patience, grands enfants, répond M. Bornet avec calme. Moi j'aime que la nature suive son cours. D'ailleurs, je suis en mesure de vous affirmer que le bouchon travaille. Ce n'est qu'une affaire de temps, et dès qu'il aura parti, vous n'y penserez plus.

Bien qu'on le traite de monstre, d'affreux homme, il garde la sérénité de sa face. Il organise l'angoisse. Il n'agit plus sur le bouchon que par l'influence d'un regard fixe. L'anxiété atteint ses limites. On dirait que, cédant aux genoux qui tamponnent, aux abdomens gonflés, aux bras raidis, la table garnie va sauter au plafond.

—Il est à gifler, dit Mme Bornet. Tu nous exaspères. On se trouverait mal. Donne-moi cette bouteille.